



HAL
open science

Washington Irving et Diedrich Knickerbocker : L'humour de Janus sur les rives de l'Hudson

Daniel Royot

► **To cite this version:**

Daniel Royot. Washington Irving et Diedrich Knickerbocker : L'humour de Janus sur les rives de l'Hudson. *Alizés: Revue angliciste de La Réunion*, 1999, *Essays on Washington Irving*, 17, pp.19-25. hal-02346442

HAL Id: hal-02346442

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02346442>

Submitted on 5 Nov 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Washington Irving et Diedrich Knickerbocker :

L'humour de Janus sur les rives de l'Hudson

Le prurit du politiquement correct risque fort aujourd'hui de donner des démangeaisons au lecteur post-moderne de Washington Irving, s'il ne perçoit en lui que l'eurocentrisme élitaire des mâles blancs et morts, épris de Belles Lettres et jadis condescendants vis-à-vis de communautés éloignées des canons intellectuels bramins, new-yorkais ou philadelphiens. Circonstance aggravante, Leslie Fiedler inscrivait dès 1963 le personnage de Rip Van Winkle en tête de la longue cohorte des martyrs de la femme américaine, qui ne trouvaient le salut que dans la fuite, à l'instar de Huckleberry Finn et Holden Caulfield¹. Si Benjamin Franklin est le père de l'humour américain, la filiation d'Irving avec le bon docteur de Philadelphie est évidente. Le Bonhomme Richard est bien avant Rip accablé d'une femme acariâtre et possessive. Outre ses initiatives intempestives dans les affaires du ménage, Bridget se permet en effet d'ajouter subrepticement des jours ensoleillés à l'almanach de son mari afin de mieux faire sécher le linge.

Au confluent de plusieurs courants qui prennent leur source chez Addison, Goldsmith et Hazlitt, l'humour d'Irving s'est progressivement grossi de nouveaux affluents régionaux dans son Etat de New York. Hollandais puis Anglais du Yorkshire et Yankees de Nouvelle-Angleterre ont ainsi contribué à nourrir tensions et paradoxes générateurs de nouvelles mentalités. Au début du XIXe siècle, l'impertinence que manifeste la jeune Amérique bourgeoise de New-York à l'égard des Philistins parvenus, arrivés de la côte Est pour s'établir dans la vallée de l'Hudson n'a d'égale que celle qui s'applique aux descendants des Hollandais, acquéreurs deux cents ans plus tôt de Manhattan pour une poignée de dollars offerte aux Indiens. L'invention du chroniqueur

¹ Leslie Fiedler, ed. *Brave New World* (New York : Dell, 1963).

Diedrich Knickerbocker en 1809 ouvre une nouvelle ère dans l'Histoire de l'humour littéraire américain. *The History of New York from the Beginning of the World to the End of the Dutch Dynasty* permet à Irving de s'installer à l'intérieur du pseudonyme pour mieux le subvertir². Sur le mode héroï-comique la bravache des pionniers du Nouveau Monde se mesure à l'aune des récits homériques quand Walter the Doubter, Peter the Headstrong et William the Testy supplantent Achille et Agammemnon dans l'imaginaire américain. Si au travers de la dérision, Irving s'en prend indirectement aux menaces que font peser les démagogues, épigones de Thomas Jefferson, du moins s'attaque-t-il à des thèmes natifs nés sur la Frontière. Le cordon ombilical est enfin coupé avec l'Angleterre, si vieille et joyeuse soit-elle. La tête de bouledogue du héros fondateur Hendrick Hudson s'agrémente d'un gros nez, cuivré par la proximité des effluves de sa pipe. Nanti d'une prodigieuse poupe, son *Half-Moon* en forme d'oie majestueuse, a des lignes plus plantureuses que le *Mayflower* des Puritains. La compression de l'Histoire fait sourire sur les débordements épiques au delà de l'Age de la Raison, comme l'illustre l'évocation du vieux Gouverneur Wouter Van Tiller dont la taille est de cinq pieds six pouces et la circonférence de six pieds. Seuls les ronflements qu'il émet lors de ses fréquentes siestes peuvent suggérer à ses admirateurs l'existence de débats à l'intérieur de son puissant esprit. La nostalgie d'un passé aux appétits gargantuesque s'agrémente des souvenirs des côtes de porc harponnées dans une atmosphère festive. La simplicité massive des Hollandais leur accorde tout naturellement le droit de remettre à leur vraie place les Indiens prodigues qui ont vécu d'une corne d'abondance sans se soucier de préserver ses bienfaits. En cultivant une nouvelle Arcadie, les colons de Henrick Hudson ont mis en valeur un territoire et distribué aux indigènes rhum, gin et brandy qui ont considérablement stimulé leurs besoins. Complaisamment abordé par la persona d'Irving, ce paysage bucolique new-yorkais relève d'une méta-Histoire. Les constats sont marqués du sceau de la satire, car se profile sous les apparences le ton caustique d'un Swift. Le double discours démasque l'outrance qui se cache hypocritement derrière la placide gravité. L'irrévérence gagne même en intensité quand Peter Stuyvesant, autre

² Les citations sont tirées de *The Works of Washington Irving, Author's Revised Edition* (New York : Kinderhook Edition, 1857-1880), 14 volumes. Il s'agit de références puisées dans le volume II (1880).

figure mythique, s'écroule dans une bouse de vache au terme de sa chute au cours d'un duel. Préfigurant Davy Crockett, Dirk Scuiler que décrit Diedrich Knickerbocker est un demi-dieu comique faillible qui ne saurait se hisser à une dimension exclusivement héroïque dans un pays porté inexorablement à l'égalitarisme. Vagabond, hors-la-loi et braconnier, Scuiler demeure un bouc-émissaire dont la vie est une énigme et le destin incertain. Prédateur et parasite, il hante le fort de Peter Stuyvesant à la recherche d'alcool. Ce marginal disparaît parfois dans les bois avoisinants pour faire oublier ses méfaits et revient avec des peaux qu'il échange contre du whisky. Pareille ubiquité fait même songer à une forme de lycanthropie. Mais ce marginal a les ressources d'un condottiere des forêts. Averti d'un complot qui se ourdit contre les Hollandais, il dévore espace et temps pour avertir Stuyvesant à New Amsterdam. Parcourant les marais et traversant les torrents il triomphe ainsi d'obstacles que seuls savent surmonter les Indiens, les hommes des bois et le démon. Scuiler est un métisse dont l'indianité explique selon Diedrich les qualités innées. Son profil identitaire reste cependant flou tant il se subdivise. Moitié blanc, moitié peau-rouge, il partage aussi les caractéristiques du trappeur entre Kentucky et Mississippi, soit un tiers homme, un tiers cheval et un tiers alligator.

Entre l'ironiste qui sépare et l'humoriste qui réconcilie, Irving maintient une étrange ambiguïté en sympathisant avec l'objet de sa raillerie. Grâce à la *persona* de Diedrich Knickerbocker il révèle avec bonne humeur la duplicité du monde, sans renier son inévitable connivence avec le ridicule.

Le gentleman qui écrit sous le nom de Geoffrey Crayon est une sorte de Docteur Jekyll qui loue la joviale convivialité d'aimables plaisanteries. Diedrich Knickerbocker sert en revanche d'exutoire à la verve truculente d'un Mr Hyde dont l'analité et l'érotisme ne cessent de surprendre. Dans *The History of New York* on apprend que le vrai nom de Christophe Colomb est Colon, et que l'Amérique pourrait s'appeler "Colonia". (55) Ailleurs Antony Van Corlear réjouit les jeunes donzelles yankees "with his soul-stirring instrument" (328) rivalisant ainsi avec les vertus érectiles ("risable") des Noirs (103). Dans "Dolph Heyliger" (*Bracebridge Hall*, 1822) Antony Vander Heyden est réveillé de son somme par la flatulence du protagoniste qui résonne comme un coup de

pistolet (524). Si dans le secret des alcôves, le Docteur Knipperhausen consulte des "love-sick patients of both sexes" (463), son art relève essentiellement de sa pratique des trous de serrure. (463). Fort de pareilles expériences, Dolph Heyliger devient expert en pilonnage — "diligently pounding a pestle" (458), "the boy had parts, and could pound a pestle" (455) .

Sans doute plus féroce est la vision d'un petit monde mesquin et cruel à la Breughel que Diedrich dépeint avec sarcasme. Wolfert Webber inspire la pitié quand on le croit fou, mais la seule indifférence quand on le sait pauvre. Face à Dame Heyliger victime d'un incendie la communauté prodigue conseils, prières, avis et encouragements à défaut de soutien concret, à l'exception du croquant Peter de Grootd qui lui ne sait que lui offrir un abri. (532). L'humour visuel transparait cependant sous l'émotion dans nombre de scènes dont l'horreur potentielle est quelquefois transfigurée en anamorphose. Ainsi dans "The Legend of the Sleepy Hollow", les mains d'Ichabod Crane "dangled a mile out of his sleeves" (478) alors qu'il a lui-même "the dilating powers of an anaconda" (480). Par effet de déréalisation, les personnages prennent un aspect tellurique. Dans "Wolfert Webber", le corps de Ramm Rapelye produit les symptômes d'une montagne volcanique avant l'éruption au moment où il émet "a cloud of tobacco smoke from that crater, his mouth" (481).

On ne saurait trop se méfier de l'eau qui dort nous suggère Diedrich. *The History of New York* est pleine de bruit et de fureur quand l'image de la colonie hollandaise coïncide rétrospectivement avec celles, contemporaines, de la démocratie jeffersonienne. William the Testy incarne aux yeux du jeune Fédéraliste les ridicules d'un pouvoir à la solde des mécréants. La caractérisation de Peter Stuyvesant oscille entre l'ironie et le tragique. Son charisme lui vaut d'être adulé comme la figure du père devant l'ennemi anglais, mais bientôt il doit composer avec la veulerie de son peuple. L'idéal aristocratique du chef se heurte dorénavant à l'égoïsme vulgaire de la populace.

Peter Stuyvesant incarne le principe de réalité à l'époque des bons sentiments qui trouveront bientôt le moyen de s'exalter dans l'esprit belligérant d'Andrew Jackson à la bataille de la Nouvelle Orléans en 1815. Dans le Livre 4, William Kief est l'*alter ego* du maître de Monticello

dont la présentation satirique est l'élément sous-jacent. Tant que sous la férule de Twiller et de Peter the Headstrong, les Hollandais ne se paient pas de mots, leur pragmatisme prosaïque est garant de leur stabilité et de leur prospérité. Mais ils ne savent guère résister aux chimères du chevaleresque. Les divagations de l'intellect affectent l'historien Diedrich Knickerbocker, incapable de résister au lyrisme épique et à l'éloquence élégiaque. Les contours entre Histoire et fiction se brouillent au point que *A History of New York* déconstruit le passé et le transforme en un palimpseste où la fable se tisse dans la chronique.

Hostile à la phraséologie qui règne chez les théologiens de la colonie du Massachusetts et à la logorrhée des émules de John Bull, les premiers Hollandais savent préserver le silence en fumant la pipe. Les denses volutes du tabac assoupissent les facultés discursives et épargnent aux colons les angoisses des longs débats. Ces conseillers qui gardent la pipe à la bouche, évitent ainsi de proposer des lois néfastes à la bonne marche du commerce. Le Gouverneur Twiller appartient à une famille de magistrats débonnaires et sans éclat qui assurent la quiétude de leurs administrés jusqu'à épuisement de leurs pipes et de leurs poumons. Quand Wilhelmus Kieft, alias Thomas Jefferson entreprend de faire le bonheur des Hollandais malgré eux, il abolit l'usage des longues pipes, laissant alors pénétrer par le nez la fumée jusqu'au cerveau en asséchant les méninges. Devenu caisse de résonance le crâne se prête alors à tous les excès, dès lors que la cacophonie de la parole met fin au silence des assemblées. Fêré d'expérimentations, d'inventions mécaniques et de spéculations philosophiques, Kieft submerge ses contemporains de jargon métaphysique et d'insolubles contradictions. Sa stratégie militaire consiste à bâtir des moulins à vent, la force éolienne devenant le *primum mobile* de la colonie. Le tyran meurt enfin comme il a vécu, son esprit se consumant dans une fournaise en ne laissant que peu de traces de son corps. Si Wilhelmus a semé le vent, il a aussi récolté la tempête. Le rétablissement autoritaire par son successeur Peter Stuyvesant des longs pipes ne suffit pas à interrompre le discours fumeux qui s'est emparé du peuple souverain, masse anonyme et grotesque incapable de discipline. Conventions braillardes et rodomontades se succèdent. Emanant d'un air vicié, l'éloquence subversive triomphe des normes du silence imposées par Peter contre la logomachie des tribuns. Bientôt il est lui-même victime

de la ferveur militaire qui l'entraîne à attaquer le fort suédois. C'est dans la vacuité du discours des démocrates qu'il faut trouver les sources de la décadence. La rhétorique ampoulée des orateurs relève désormais d'une pathologie quasi pandémique. Ainsi l'historicité du récit de Diedrich Knickerbocker ne saurait être garantie sous les effets de l'inflation verbale. La *persona* d'Irving assume des voix et des masques contradictoires et se prend à son propre jeu. Biographies, hagiographies et faux panégyriques s'entrecroisent, se répondent et s'annihilent en mettant constamment en doute la crédibilité du narrateur. A une époque où la presse américaine se fait volontiers l'écho de la présence de l'homme dans la lune, les divagations tiennent lieu de raisonnement et le gonflement des baudruches permet d'échapper au poids du réel. En ce sens les spéculations philosophiques de Diedrich annoncent singulièrement la passion cognitive de Bouvard et Pécuchet. L'historien se fait aussi démiurge en imaginant des batailles épiques à la manière de Don Quichotte. Mais l'expression de son idéal chevaleresque ne relève que du solipsisme. En fin de compte le destin de la dynastie hollandaise est scellé par l'image de la vessie gonflée dont la membrane explose dans un fracas de tonnerre. Beaucoup de bruit pour rien, dirait-on, mais Diedrich n'attribue-t-il pas cette fin dérisoire au goût du lecteur, trop enclin à encourager l'auteur à la divertir au pris de vulgaires prétentions.

L'humour d'Irving reste une caution contre les débordements du discours pseudo-historique de Diedrich. S'il ne met pas en cause l'autonomie de celui-ci, du moins relativise-t-il son double rôle de narrateur et de personnage de fiction. A l'heure où sévit parfois un multiculturalisme ombrageux, les Hollandais pourraient certes dénoncer les stéréotypes dont les affuble Irving. Selon Amos L. Herold :

He was not qualified to penetrate to the heart of the New York Dutch ... He grew up in an Anglo-American atmosphere ; and like a traveler, he viewed the Dutch from the outside. For the most part he found in them only materials to nourish his comic imagination ; with the most kindly and charitable feeling for his subjects, he yet produced a travesty upon them, amusing for its exaggeration and absurdity ³.

³ Amos L. Herald. James Kirke Paulding : Versatile American (New York : Columbia University Press, 1926) 1-2.

Si l'humour est une thérapie passagère appliquée aux blessures de l'expérience, Irving nous propose maints remèdes au spleen de son Amérique. La saga de Diedrich Knickerboker a sans doute valeur d'allégorie. Au delà de son temps elle rappelle cruellement aux théoriciens impénitents de la fin des idéologies et de l'Histoire que les faux prophètes ont encore un bel avenir devant eux.

*Daniel Royot*⁴



⁴ Université Paris III – Sorbonne Nouvelle. 5 rue de l'École de Médecine, 75006 Paris (France).